

1/ CONSIGNES GÉNÉRALES

Même si l'épreuve de français-philosophie correspond à deux exercices distincts notés séparément (sur 10 pour le résumé, sur 20 pour la dissertation), elle constitue un tout global et cohérent. D'une part le résumé constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure tant il est vrai que la citation dont il faudra débattre s'éclaire tout naturellement de l'ensemble du texte à réduire. Et d'autre part, résumé comme dissertation réclament des qualités de compréhension d'un énoncé, de réflexion personnelle, de mobilisation des connaissances et de formulation, qui seront précieuses aux candidats, quelle que soit leur carrière ultérieure.

Depuis la session 2023, les candidats doivent rédiger leur résumé sur un document-réponse joint au sujet. Il se présente sous forme d'un cadre composé de 22 lignes de 5 « champs » à chacune desquelles doit correspondre un mot et un seul. L'objectif est double : inciter les candidats à respecter la consigne du nombre de mots et en faciliter le décompte. En cas de dépassement de la 22^{ème} ligne et de la 110^{ème} cellule, le candidat est invité à écrire sur le bas du cadre, voire sur la page suivante.

Enfin, la dématérialisation des copies exige l'emploi d'une encre noire (ou bleue très foncée) et interdit le recours à tout type de correcteur (liquide ou sous forme de ruban). Si ratures il doit y avoir, elles doivent être rares et aussi propres que possible.

2/ REMARQUES GÉNÉRALES

LE RÉSUMÉ

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte – en s'appuyant sur ses liens logiques (et pas seulement sur sa chronologie ou son pur déroulé linéaire) afin de mieux appréhender la pensée de l'auteur – et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ni démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

LA DISSERTATION

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** – ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres du programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion (en rapport avec la thèse proposée par l'auteur de la citation), et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux trois textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple, toujours particulier, **actualise ou réalise** l'argument, qui est général, et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan dit « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties. On oublie trop souvent en effet que l'important n'est pas le *nombre* mais la *nature* de la partie. Il faut que ce soit bien une « partie », c'est-à-dire un moment d'un raisonnement, une étape d'une démonstration. **Nous acceptons donc aussi bien un développement en deux parties (à condition qu'il ne consiste pas en une simple opposition entre deux thèses contradictoires et qu'il ne conduise pas au relativisme) qu'en trois.**

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

3/ REMARQUES SPÉCIFIQUES

L'embellie constatée en 2023 n'a malheureusement pas duré et la session 2024 a de nouveau mis en relief un certain nombre de défauts dont certains sont préoccupants. Un rapport d'épreuve de concours constituant une manière de *rétrospection* à visée *progressive*, puisque dans un but d'amélioration ultérieure (un *retour vers le futur*, en quelque sorte), nous nous emploierons à tirer la leçon la plus générale possible des maladresses, erreurs et fautes relevées, de manière que les recommandations et les conseils bienveillants se fassent davantage entendre que la seule déploration stérile.

LE RÉSUMÉ

Si le texte de Jean-Noël Kapferer¹ ne semble pas porter directement sur le « faire croire » au sens très restreint du « mensonge volontaire » et de la « tromperie délibérée » (nous reviendrons naturellement sur ce point quand nous aborderons la dissertation), il traite malgré tout clairement du problème de la circulation de l'information et de la parole, du lien entre le faux et le vrai et des influences auxquelles nous sommes soumis dans la constitution de notre savoir, et peut-être de notre identité. Sa structure argumentative était claire, presque limpide, en tout cas facilement identifiable. Quant à son actualité « brûlante », pour sacrifier à l'épithète convenue, elle ne pouvait que stimuler les candidats.²

¹ Une malheureuse méprise initiale, et jamais corrigée, nous a fait commettre une faute d'orthographe dans le nom de l'auteur. Gageons que cela n'aura été d'aucune conséquence sur la bonne tenue de l'épreuve. Guère plus que le fait que pas mal de candidats aient appelé l'auteur par son prénom ou cru que son ouvrage s'intitulait *Points Seuil* n'en a eu sur l'évaluation de certaines copies.

² Nous prendrons, dans ce rapport, le terme « candidat » pour un **neutre** ou un épïcène, faisant référence à la fois aux **candidats** et aux **candidates**.

Les rumeurs ont survécu au développement des médias parce qu'elles offrent une source d'information indépendante tout en révélant la fragilité de l'ensemble de nos connaissances. En moins de 30 mots, telle est la thèse centrale du texte. Or, un résumé se doit de faire apparaître avec netteté la « colonne vertébrale » d'une pensée dont la restitution des inflexions et des nuances ne saurait conduire à oublier l'essentiel. **Voici donc un premier conseil pour les futurs candidats : dégager au préalable au brouillon l'idée générale du passage, son message majeur, en le reformulant en une phrase.** Cela n'interdit nullement de chercher à mettre au clair le « plan » du texte avec ses grandes parties (en l'occurrence plutôt deux ici, même si une tripartition restait parfaitement défendable), ses idées principales et secondaires. Disons que cet exercice témoigne d'un souci de fidélité globale, de cohérence et de fluidité, quand le travail d'analyse préliminaire vise plutôt à allier exhaustivité (relative) et hiérarchisation des éléments dégagés.

Rarissimes les copies n'ayant pas vu ni rendu le double propos de Kapferer, même si les réalisations, initialement conformes à cette perspective, se sont révélées en fin de compte très disparates. Les grandes étapes sont repérées, mais leur précision et leur articulation peuvent énormément varier. Surtout, la restitution correcte d'un canevas somme toute plutôt évident n'a pas empêché de fréquents oublis ni de nombreuses approximations.

Est-il bien utile de dresser ici un inventaire exhaustif (donc épuisant) de ces omissions et maladresses, des inexactitudes et erreurs repérées ? Toujours dans l'idée d'être utile aux candidats à venir, nous allons nous intéresser à celles susceptibles de se reproduire parce qu'elles ne tiennent pas à la nature particulière du texte mais participent d'un problème général de méthode.

1. Une tendance à hypertrophier tel ou tel temps du texte au détriment des autres.

C'est un défaut courant, classique, et toujours gênant. **Il faut donc tenir compte des « proportions » d'un texte, de son équilibre.** Si l'on envisage un découpage binaire de notre passage³, la première partie correspond à 32 lignes et la seconde à 23 : on doit respecter, *grosso modo*, cette répartition dans le résumé même s'il était légitime d'accorder une place équivalente au second mouvement, non pas forcément parce qu'il contient le sujet de dissertation, mais dans la mesure où il offre une plus grande densité de réflexion obligeant à s'y étendre davantage.

D'ailleurs, il s'agit moins ici d'une question de nombre précis de mots que du choix de mots précis destinés à reprendre les points majeurs du raisonnement en conservant leur poids relatif. Or, cet effort de conservation de la répartition initiale des idées est encore plus gravement compromis lorsqu'on relève un écart entre le « fond » (pauvre) et la « forme » (profuse) : l'exagération d'une idée peut venir de l'importance indue qu'on lui accorde mais aussi de la longueur excessive de la phrase destinée à l'exprimer, et parfois des deux, comme pour le 5^{ème} paragraphe parfois repris dans le moindre détail et avec peu de cohérence. Ainsi, le fait que le mécanisme de la rumeur permet de révéler la fragilité de nos connaissances, car celles-ci sont acquises de façon verbale, indirecte et relative à un certain milieu, constitue bien un point-clef du raisonnement (son acmé ou son *crux*), mais beaucoup ont été incapables de le rendre *nettement* (avec clarté et brièveté)⁴. Faute de concision efficace, un passage de résumé peut donc être formellement long mais sémantiquement limité, alors qu'on attend un rapport inverse. Nos élèves doivent apprendre à cette occasion à pratiquer un laconisme éloquent.

2. Une difficulté à faire la différence entre une pure redite et une variation ou une nuance, voire une autre perspective sur un point apparemment identique.

Expliquons-nous. La même idée peut se trouver exprimée sous diverses formes à plusieurs « endroits » d'un texte. S'il y a reprise entre, par exemple, le début et la fin du texte, et en particulier dans le cas d'une idée majeure, essentielle, substantiellement développée à chaque fois, pas de doute à avoir : il faudra aussi se répéter dans le résumé. Mais le cas est rare. En revanche, il est fréquent (et presque fatal) qu'il y ait des redites dans un même paragraphe ou d'un paragraphe à un autre assez proche. Ainsi Kapferer revient-il aux lignes 23-24, 26-27 et 30-31 sur le point de vue associant « rumeurs » et contestation ou refus du « contrôle [...] de l'information [et] de la parole » énoncé pour la première fois aux lignes 10-13. Le problème est qu'il ne *dit* pas exactement la même chose, n'aborde pas la question sous le même angle.

³ Rappelons la nécessité d'utiliser des double barres comme marqueurs d'alinéa, afin d'indiquer les deux ou trois grands moments du texte.

⁴ On reviendra sur le lien évident entre ce défaut d'explicitation et un manque total de reformulation personnelle, puisque ledit passage, peut-être plus encore que d'autres, a donné lieu à d'effarants copier-coller !

Au début, il est envisagé (par certains) de censurer la rumeur au nom d'un jugement moral implicite (elle a mauvaise réputation), alors qu'au cinquième paragraphe on met en balance son manque de fiabilité et l'indépendance d'investigation et d'expression dont elle est le symbole. Aussi était-il particulièrement maladroit de convoquer le droit à « la liberté d'expression » – reprenant textuellement l'expression – à deux lignes d'écart, comme si l'auteur bégayait. « Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. » écrivons-nous dans les « Remarques générales » sur le résumé. Ce qui fait la qualité de ce dernier, ce peut être son exhaustivité (et l'on a déploré que l'opposition entre l'information horizontale ou égalitaire de la rumeur opposée à celle, verticale et hiérarchique, des médias, n'ait quasiment jamais été vue), mais c'est aussi sa finesse, sa capacité de traduire des subtilités de pensée. Finalement, comme pour la dissertation, mieux vaut en dire moins mais mieux, éviter l'accumulation⁵ sèche de « sèmes » bruts et lui préférer l'enchaînement fluide d'idées claires, car authentiquement maîtrisées.

3. Une incapacité à distinguer – et à exprimer de façon adéquate – ce qui relève de la thèse de l'auteur de ce qui appartient aux perspectives qu'il évoque pour les réfuter.

Une lecture hâtive ou naïve, une compréhension superficielle⁶ mais surtout une mauvaise maîtrise de l'énonciation et/ou du conditionnel conduit dès lors des candidats à écrire : « la rumeur est fausse » puis « la rumeur n'est pas toujours fausse », alors qu'il eût été facile d'écrire « on croit souvent que la rumeur est fausse », « on accuse la rumeur de fausseté » « la rumeur serait fausse ». Il faut y insister : on peut commettre un faux-sens, voire un contresens, *de formulation*.

4. Un embarras devant le traitement à réserver aux exemples.

Le texte de Kapferer avait l'avantage d'être exceptionnellement chiche en exemples, parfois délicats à gérer dans ce type d'exercice. Le seul présent (et d'ailleurs explicitement présenté comme tel) était « la religion ». Un nombre non négligeable de copies l'ont omis⁷. Rappelons dès lors qu'il faut différencier les exemples *illustratifs* de ceux qu'on qualifie plutôt d'*argumentatifs*. La religion relève de cette seconde catégorie. Certes, il pourrait disparaître que le sens global du texte ne serait pas trahi, ni même gravement altéré. Pourtant, il occupe 5 lignes, et surtout entre en résonance avec le reste du texte : « foi », « croyance », « parole » sont des termes (et des concepts) qui tissent un lien serré entre cette conclusion et l'ensemble du raisonnement. Cet exemple ne devait donc être ni escamoté, mais ni non plus expédié, et se contenter d'un « à l'instar de la religion » glissé comme en passant ne convainquait pas vraiment.

5. Un manque voire une absence (parfois totale) de reformulation personnelle.

Voilà bien un défaut majeur pouvant devenir rédhibitoire. Copier-coller absolu, calque intégral, montage de citations du début à la fin – on peut varier les façons de le désigner, le travers reste le même. Les pures reprises textuelles n'étaient pas rares : « le savoir social repose sur la foi et non sur la preuve », « pourquoi croyons-nous ce que nous croyons ? ». Le très beau chiasme des lignes 45-47 a été servilement mais aussi maladroitement imité, au détriment d'ailleurs de la clarté du propos. S'il ne s'agit surtout pas de se livrer à une entreprise de traduction synonymique systématique, il faut tout de même reformuler ce qui peut l'être, c'est-à-dire *s'approprier* le texte, et lire sans cesse « non-officiel », « libre », « fragilité », « preuve » « foi », etc. devient vite lassant. Cette année, mimétisme syntaxique et psittacisme lexical ont sévi de concert. Difficile de faire la part, dans ce qu'il faut bien appeler une faillite, de ce qui relève d'une pauvreté de l'expression et de ce qui est à imputer à une insuffisance de méthode. Il convient que les candidats futurs travaillent ces deux points.

Cette session 2024 est la deuxième à recourir à un document-réponse avec 110 champs correspondant à 110 mots sur lequel les candidats devaient rédiger leur résumé. L'expérience a été une nouvelle fois extrêmement concluante à tous points de vue. Les candidats sont très bien adaptés à ce

⁵ Ou juxtaposition ou coordination faible et mécanique (« de plus », « ensuite »).

⁶ Autre exemple d'*étourderie* : la phrase « La rumeur fournit une occasion extraordinaire : elle recrée ce processus lent et invisible, mais de façon accélérée » est traduite ainsi : « les rumeurs accélèrent le processus d'acquisition du savoir », « les rumeurs se propagent à grande vitesse » – alors qu'en réalité « de façon accélérée » pourrait être rendue par « en réduction » : les rumeurs peuvent apparaître comme une *modélisation* de l'acquisition du savoir. D'ailleurs, cette méprise fait écho à une autre, plus grave, car pouvant avoir des répercussions sur le traitement du sujet de dissertation : c'est aussi l'analogie entre le processus de diffusion des rumeurs et celui d'acquisition de nos croyances et idées qui comporte une dimension modélisante : il ne s'agit pas de dire que nos opinions sont (toutes) tirées de rumeurs, mais qu'elles sont le plus souvent acquises selon un processus similaire à celui de la rumeur.

⁷ À l'inverse, d'aucuns lui ont parfois donné une importance considérable, allant jusqu'à y voir une sorte de profession de foi anticléricale ramenant la religion à une supercherie appuyée sur de fausses rumeurs.

nouveau format et les correcteurs y trouvent un gain de lisibilité mais aussi une façon de mieux se concentrer sur l'essentiel. Néanmoins, à côté des candidats de bonne foi ou des étourdis qui rattrapent telle ou telle bévue d'une manière ou d'une autre, on a pu constater un nombre non négligeable de résumés dépassant la limite prescrite à cause de l'utilisation récurrente (intentionnellement ou pas) d'un article ou d'une conjonction élidée placée dans le même champ qu'un autre mot (exemple : « l'habitude » ou « qu'il » écrits dans une seule case). Plus difficiles car plus repérables, les tricheries de cette nature sont appelées à être encore plus lourdement sanctionnées.

LA DISSERTATION

« Nous vivons tous avec un bagage d'idées, d'opinions, d'images et de croyances sur le monde qui nous entoure. Or, celles-ci ont souvent été acquises par le bouche-à-oreille, par oui-dire. Nous n'avons pas conscience de ce processus d'acquisition. »

Pour tout ce qui touche à la méthode de la dissertation et aux attendus des correcteurs, nous renvoyons aux remarques générales développées plus haut comme aux rapports des sessions précédentes.

Le sujet, autrement dit la citation, est finalement la seule chose qui change de session en session, et donc la seule sur laquelle il nous est possible d'écrire des choses neuves. Nous avons déjà touché un mot plus haut du choix du texte de Jean-Noël Kapferer. Il nous faut maintenant justifier celui d'une citation que d'aucuns ont pu juger inattendue, voire déroutante.

Répétons-le : qu'est-ce qu'une rumeur, sinon une transmission d'informations par laquelle on *fait croire* ? Mieux encore : le texte démontre que ce « faire croire » là n'est pas fatalement mensonge ou tromperie puisque « La rumeur n'est pas nécessairement « fausse » : en revanche, elle est nécessairement non officielle. » Les propos précis de l'auteur qui constituent la citation à discuter contribuent à décrire un « processus d'acquisition » d'une certaine *vision du monde* qui ne tombe pas du ciel, mais bien d'un ou plutôt de plusieurs tiers, identifiables ou non, qui nous auront « fait croire » ce que nous croyons (les connaissances) et ce à quoi nous croyons (les convictions). L'essentiel de notre savoir (et peut-être de nos sentiments : « *Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour* », pour citer La Rochefoucauld) est de seconde main, c'est (presque) inévitable mais il faut d'autant plus y prendre garde que nous « n'en avons pas conscience ». Bref, l'originalité (relative) du sujet, et, partant, sa difficulté éventuelle, est d'adopter la perspective du *patient* et non celle de l'*agent*, de prendre le problème « à l'envers », en un sens, sans jamais pourtant le perdre de vue, s'écarter véritablement des problématiques diverses et variées rencontrées par les candidats tout au long de leur année de préparation.

Et puis, osons-le dire sans ambages, **quel que soit le sujet proposé, quelle que soit la session**, beaucoup, beaucoup trop de candidats ne jouent pas le jeu, et au lieu d'affronter bravement un sujet dans sa spécificité, optent pour l'esquive et la substitution, soit timidité, soit rouerie, et nous *servent* le menu prétendument attendu, autrement dit **le plat plat** redouté. Le caractère légèrement déconcertant du sujet proposé a-t-il davantage encouragé cette *fuite en arrière* (du côté de chez soi, c'est-à-dire de *ce qu'on a vu* en cours ou dans tel opuscule ou encore sur Internet) ? C'est possible. Il aurait dû pour la même raison en dissuader beaucoup de pratiquer régurgitation ou resucée. Il a en tout cas permis à de nombreux candidats de manifester une réelle intelligence, et dudit sujet, et de l'esprit qui préside à toute dissertation⁸. Non ramener l'inconnu au connu, mais se servir du connu pour éclairer l'inconnu. Ou encore : faire travailler son entendement, prendre le risque de penser par soi-même. Un exercice apparemment aussi académique et convenu qu'une dissertation demande de réelles qualités de courage et de probité.

En ont hélas manqué les candidats nous proposant – nous *imposant* serait plus juste – les mêmes développements stéréotypés sur la manipulation, le mensonge (avec le mauvais mensonge et ses inconvénients opposé au bon mensonge et ses avantages), l'art de la rhétorique, le caractère irrefragable de la vérité qui finit toujours par triompher, etc.

Pourtant, le corpus offrait rapidement à quiconque en avait une connaissance personnelle et authentique des pistes assez sûres. Au fond, les trois (ou quatre) œuvres traitent directement de cette question de la *rumeur*, au sens large, comme de la possibilité d'échapper à ce flux *doxique* tout autant que *toxique*. « Réputation » et « calomnies » chez Laclos ; pour Musset : « N'as-tu pas entendu répéter cette

⁸ Loin de nous le projet masqué de déstabiliser à tout prix. Il a été tenu compte dans l'évaluation, de cette perspective un peu moins familière ou escomptée. Le mérite d'un tel sujet est d'être discriminant et donc de rendre encore plus visibles les impostures comme les efforts méritoires d'appropriation personnelle.

fatale histoire de Lorenzo ? Le voilà la fable de Florence. », (I, 6). Arendt, elle, évoque « Les opinions échangées sur la place publique » dans « Vérité et politique », et l'anecdote de la sentinelle mauvais plaisant présente d'ailleurs dans les deux textes de la philosophe⁹ renvoie presque idéalement à la thèse de Kapferer. Mais encore faut-il ne pas se contenter de citer vaguement l'apologue (ou de le réduire au phénomène d'autosuggestion) et avoir retenu la leçon qu'en tire Arendt : « Cette histoire suggère dans quelle mesure **notre appréhension de la réalité dépend de notre partage du monde avec les autres hommes, et quelle force de caractère est requise pour s'en tenir à quelque chose, vérité ou mensonge, qui n'est pas partagé.** » En outre, les œuvres au programme montrent des personnages ou des acteurs de la vie politique critiquer les croyances, prendre leurs distances par rapport à elles. Le cardinal Cibo espionne, la marquise de Merteuil observe, les journalistes et les historiens enquêtent... Bref, nombreuses sont les figures à ne pas se contenter de ces croyances acquises par « ouï-dire » ou « bouche-à-oreille ». Elles critiquent l'opinion commune et les idées reçues.

Sans le travail *crucial* d'examen préalable de la citation, il n'est pas de bonne dissertation possible. Autant le choix d'une amorce pertinente et son emploi judicieux relèvent de la gageure¹⁰, autant cette lecture attentive, précise, complète, des termes composant la ou les phrases à discuter est à la portée de tout candidat sérieux. Mais pour cela, éviter plusieurs écueils :

1. **L'analyse de la citation ne doit pas se faire mot à mot, de façon linéaire et scolaire** et dans une syntaxe incertaine. Le pointillisme maladroit, la translation mécanique, crée alors la plus grande confusion. Un tel décorticage ne donne pas le sens d'une phrase ou de deux et moins encore les enjeux d'une thèse.

2. *Interroger* les mots et les expressions doit conduire à *expliquer*¹¹ la citation et à en tirer un certain nombre de questions. **Attention pourtant aux rafales d'interrogatives**, peut-être fort pertinentes en elles-mêmes, mais dont l'accumulation crée une force centrifuge et non centripète comme devrait le faire une problématique, donne le tournis et fait perdre de vue ce qui va être effectivement retenu pour servir de base à la réflexion et à la démonstration.

3. Il faut prendre garde à ce que cette phase préparatoire, qui demande du temps et une grande énergie intellectuelle, ne soit pas considérée comme un passage obligé d'un protocole scolaire dont on cherche plus à se débarrasser qu'à tirer profit. De sorte qu'après s'être correctement interrogé, avec même parfois des intuitions fulgurantes, on parte dans une direction différente de celle indiquée, qu'on parle d'autre chose, qu'**on change de sujet** (de conversation – puisque dissenter, c'est *discuter* avec la citation, dialoguer et débattre). Comme lors des récentes sessions, nous avons été frappés par le nombre de « promesses de Gascon » : une intéressante interrogation sur les données du problème en phase introductive déçoit l'espoir qu'on plaçait en elle car elle se voit très vite remplacée par un développement préenregistré et interchangeable ou alors terriblement indigent, de ceux que nous avons signalés plus haut.

« Nous vivons tous avec un bagage d'idées, d'opinions, d'images et de croyances sur le monde qui nous entoure. Or, celles-ci ont souvent été acquises par le bouche-à-oreille, par ouï-dire. Nous n'avons pas conscience de ce processus d'acquisition. »

La très grande majorité des candidats a tenu compte de la présence de trois phrases ou propositions et donc de trois segments de pensée à prendre en considération et à élucider. De très fines remarques sur la gradation « descendante » : « idées [...] opinions [...] images [...] croyances » ont cohabité avec des tentatives embarrassées d'exploiter à tout prix l'expression « bagage » comme s'il s'agissait d'une métaphore à l'heuristique décisive, transformant cette interprétation en casserole encombrante traînée parfois tout au long du développement. Il eût été préférable de synthétiser l'énumération des quatre termes en recourant à une formule comme « représentation du monde » ou « vision des choses » afin d'en dégager la portée. Très curieusement, la conjonction de coordination « or » a souvent été prise pour une manière de « mais » marquant l'opposition, alors qu'à l'évidence nous avons affaire à l'outil classique articulant les

⁹ Sans doute l'exemple n°1 emprunté à Arendt. Ou plus exactement, sûrement la *référence* majeure issue des deux textes de la philosophe, puisque de « Vérité et politique » ou « Du mensonge en démocratie », les références les plus nombreuses ont été les *illustrations* (la Caverne, ladite sentinelle, tel ou tel fait historique autour de la guerre du Vietnam, la formule « cette "atmosphère digne d'Alice au pays des merveilles" ») au détriment des *concepts*.

¹⁰ Pour le dire vite, il en faut une dans l'idéal mais très souvent, elle est non seulement inutile mais plutôt nuisible, parce que stéréotypée ou convenue, terriblement maladroite, ou parasite et interminable. Une solution commode et de bon sens consiste à contextualiser la citation et ses enjeux grâce au travail préalable de résumé, en montrant par exemple comment la thèse et le raisonnement de l'auteur l'ont conduit à écrire la ou les propositions à commenter et discuter.

¹¹ Expliquer, l'étymologie nous le rappelle, c'est *déplier, débrouiller, présenter clairement*.

deux prémisses d'un syllogisme. Or, cette seconde assertion a beau être appelée prémisses « mineures », c'est elle qui revêt dans les propos de Kapferer le plus d'importance puisqu'elle renvoie au cœur du problème : par le « bouche-à-oreille » ou le « oui-dire », nous avons hérité (*inconsciemment*, achève de préciser la citation) d'une représentation du monde fournie par notre environnement social, notre entourage, nos pairs, qui nous ont *fait croire* ce que nous croyons. En un sens manque ici la conclusion du syllogisme incomplet et implicite ici esquissé. Pourtant celle-ci n'est pas absente du texte mais n'apparaît qu'à partir de la ligne 40 pour se développer jusqu'à la fin de l'extrait [comme nous l'avons déjà beaucoup répété, le résumé constitue une propédeutique à l'argumentation ultérieure : il est nécessaire de comprendre le texte pour bien saisir le sens de la citation et d'exploiter des éléments saillants dudit texte pour traiter pleinement le sujet] : ce « processus d'acquisition » témoigne de la « fragilité du savoir », du possible défaut de « fondement » de nos « connaissances », du renversement du mécanisme devant mener de la « vérité » à la « croyance », ou de la « preuve » à la « foi » (à prendre au sens large de *conviction*). La vérité n'est pas construite par nous, elle nous est instruite par des tiers. Ce n'est même pas que nous nous fassions des idées, c'est plus grave encore : on les fait à notre place et on nous les inculque. Ou bien, elles se construisent collectivement et circulent sans qu'on sache forcément qu'elles ont été fabriquées.

On voit qu'il y avait pour tous les candidats matière à réflexion originale puisant néanmoins dans les nombreuses ressources du viatique constitué durant de longs mois grâce à leurs professeurs dans le cadre du programme. On pouvait en particulier aisément intégrer le syntagme « faire croire » à son raisonnement et à son développement pourvu que ce fût dans le respect de la véritable problématique à envisager et sans « forçage » outrancier ni « torsion » ostensible.

Nous a-t-on *fait croire* tout ce que nous croyons ? Subissons-nous nos « croyances » ? Sommes-nous « sous influence » pour tout ce qui touche à nos connaissances et à nos convictions ? N'avons-nous été que les jouets d'une persuasion inconsciente ? Avec quels effets sur ce que nous pensons être des vérités ? Ce « processus d'acquisition » est-il obligatoirement dommageable ? Autant de questions possibles qui conduisaient à réfléchir sur la dimension collective ou communautaire ou sociale du savoir et de l'opinion, sur le rôle central de la parole (fût-elle écrite) dans la transmission de l'information, sur le risque toujours présent de soumission à l'autorité, sur la nécessité néanmoins de se fier à autrui et de participer ainsi à « une société de **la croyance par délégation**, et donc de la confiance¹² » (Gérald Bronner mais c'est nous qui soulignons), enfin sur l'impérieuse obligation de réfléchir par soi-même, vérifier d'une manière ou d'une autre ce qui est reçu, bref exercer son esprit critique, douter, mais sans excès. Comme l'a écrit à un moment un candidat, sans malheureusement exploiter le moins du monde cette pourtant remarquable intuition : « il faut éviter de tomber dans la crédulité inconsciente comme dans le scepticisme absolu. »

Un plan tel que celui reproduit ci-dessous, sans être un *modèle*, constitue un *exemple* de ce que, finalement, tout étudiant correctement préparé (sur le fond mais aussi dans les attendus méthodologiques de l'épreuve dont le premier est de traiter le sujet) était en mesure de produire.

I. Certes, nous vivons tous avec un bagage de connaissances sur le monde qui nous entoure, avec des informations souvent transmises de façon non officielle et sans avoir conscience de ce processus d'acquisition.

II. Mais il vient un temps où il est nécessaire de s'interroger et/ou de remettre en question ces informations pour ne pas vivre dans l'erreur ou le mensonge.

(III. La pluralité des opinions, par l'échange et le partage, peut être un acheminement vers une meilleure connaissance du monde et des relations humaines.)

Deux remarques, encore.

La première porte sur une étrange faute de raisonnement qui ne laisse pas d'inquiéter quant à la maîtrise de la démonstration de la part de scientifiques. Après nous avoir expliqué que le « bouche-à-oreille » est bien un processus inconscient d'acquisition de l'information pour celui qui la reçoit, beaucoup de candidats ont cru tenir une réfutation dans leur antithèse en avançant que, pas du tout, ce processus est bien conscient... pour celui qui diffuse la rumeur, qui « fait croire » et qui en tire tout le bénéfice possible. Mais cela n'est pas *logique* ! Comment ne pas s'aviser qu'on change de point de vue, ou, si l'on veut, de

¹² Nous avons même trouvé, très exceptionnellement certes, mais trouvé tout de même, une référence à la thèse de Tocqueville qu'on peut résumer par ce court extrait : « Il n'y a pas de si grand philosophe dans le monde qui ne croie un million de choses sur la foi d'autrui, et ne suppose beaucoup plus de vérités qu'il n'en établit. Ceci est non seulement nécessaire, mais désirable. »

référentiel ? L'aveuglement ou la lucidité ne s'opposent que si l'on parle de la même personne¹³ ; le contraire de la candeur de la dupe n'est pas la rouerie du trompeur (puisqu'au contraire ces deux dispositions se complètent, sont même indissociables), mais l'éveil à la méfiance et à la *prise de conscience* de l'ancienne victime – ou encore la vigilance du manipulateur, mais face à d'autres manipulateurs (le Cardinal Cibo, par exemple).

La seconde a trait aux remarques finales qu'on a pu trouver sur l'art ou la littérature comme « mentir-vrai », sur la fiction comme « mensonge qui dit la vérité ». De tels propos peuvent apparaître comme tout à fait pertinents, mais à une double condition : qu'ils s'inscrivent dans la continuité du raisonnement qui les précède et que celui-ci traite bien du sujet. Autrement, l'impression est donnée aux correcteurs d'une sage et artificielle récitation d'un *topo* savant, et non d'un réinvestissement avisé. Autant l'avouer : cet ultime argument (et parfois même dernière partie) reposant sur le postulat d'une littérature – synthèse absolue ou sublimation définitive – qui transcende les antagonismes et réconcilie les contraires, est devenu depuis plusieurs années un véritable passage obligé de beaucoup de dissertations. Le pire, c'est que ça marche ! Oui, *l'écriture du travail* accède à sa pleine expression dans *le travail de l'écriture*. Oui encore, *le récit de l'aventure* ouvre la voie à *l'aventure du récit*. Oui enfin, *mettre des mots* sur la catastrophe permet de surmonter *les maux qui meurtrissent* pour redonner *la force de vivre*. Nous souscrivons à tout cela. Il s'agit juste d'avoir l'habileté d'*adapter* ce qui est en passe de devenir un véritable dogme, et une ficelle facile, au problème exact dont il est question. L'enjeu, dans le cadre de notre sujet, n'est pas que l'écrivain dise vrai en mentant (cette formulation renvoie à une généralité théorique sur les vertus éventuelles du « faire croire »). Il repose sur le fait que ce que tout auteur rapporte relève d'une certaine manière d'un « oui-dire », passant par la vue, qui va nourrir la constitution de nos « idées », « opinions » « images » et « croyances », mais alors même que nous avons pour l'essentiel une certaine « conscience de ce processus d'acquisition ». Dès lors, cette année, était-il plus opportun de faire l'éloge de la *lecture* plus que de l'*écriture*. Bien sûr, Arendt célèbre le « raconteur d'histoire » à la fin de « Vérité et politique », car il « dit la vérité de fait », il « enseigne [...] l'acceptation des choses telles qu'elles sont. » Mais l'essentiel est qu'on l'écoute. C'est la **lecture** qui constitue un « bouche-à-oreille » conscient et fécond. *Toute* forme de lecture. Il est en effet dommage de réduire cet exercice aux romans ou pièces de théâtre, à la seule fiction. Arendt stigmatise « l'ignorance réellement effarante et de bonne foi [...] de toutes les réalités, historiques, politiques et géographiques » concernant le Vietnam de la part des responsables américains. Lorenzo et Merteuil ne sont pas seulement lettrés, ils sont **cultivés**.

De façon traditionnelle, le pénultième point de ce type de rapport concerne la connaissance et la mobilisation des textes du corpus. Nous avons eu notre lot habituel de lapsus, confusions, méprises, approximations, parfois gênantes, et d'interprétations inacceptables. Nous avons apprécié de voir se confirmer une tendance notée l'an dernier : le recul de l'usage immodéré des citations longues et inutiles. Peut-être doit-on cette parcimonie au caractère « déconcertant » de notre sujet. Il n'en demeure pas moins qu'il ne faudrait pas verser dans l'extrême inverse et ne procéder que par allusion : on peut très bien ne proposer aucune citation textuelle et se référer dans le détail, et même de façon approfondie à des passages précis. Rappelons enfin qu'il faut croiser et non juxtaposer les œuvres qui ne sont pas là pour « illustrer » des idées mais pour *justifier des arguments*.

Comme à chaque fois, nous pouvons regretter que les textes soient fréquemment ramenés à deux ou trois passages, toujours identiques, ou à quelques formules hégémoniques. Le cas de la sentinelle facétieuse d'Arendt a déjà été réglé. Chez Musset, « Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Église romaine » nous a été ressassé, alors même qu'il y a mieux pour moins cher. Arrêtons-nous sur *Les Liaisons dangereuses* avec deux *cas de figure*.

D'abord, la scène où Cécile prend un cordonnier pour son futur mari. La méprise est racontée dès la première lettre. Cet *exemplum* nous a été abondamment et systématiquement resservi. Mais au fait *exemplum* de quoi ? D'un malentendu ? De la puissance de l'erreur fondée sur l'illusion dans nos vies ? Où sont le « bouche-à-oreille » et le « oui-dire » ? Juste avant : « Mais **on ne m'a encore parlé de rien** ; et sans les apprêts que je vois faire, et la quantité d'ouvrières qui viennent toutes pour moi, je croirais qu'on ne songe pas à me marier, et que c'est un **radotage** de plus de la bonne Joséphine. » Ce serait donc le *bruit*, l'information indirecte et non-officielle qui serait à l'origine du *quiproquo* ? Mais alors, c'est le *bruit* (cause essentielle) qui importe, non le *quiproquo* (effet contingent), et c'est cela qui aurait dû être montré.

¹³ Encore qu'elles puissent cohabiter dans le même cerveau ou dans le même cœur, par exemple dans le cas de « l'autosuggestion », principe bien mal exploité le plus souvent, mais cela est une subtilité qui nous éloigne de notre propos de départ.

Maintenant, la fameuse (*id est* : incontournable ou inévitable) lettre LXXXI/81 où la divine marquise de Merteuil (et Choderlos de Laclos par la même occasion) tutoie le sublime. Soyons bref pour une fois, glosant peu mais citant beaucoup : l'intérêt (au sens de pertinence) de ce *morceau de bravoure*, dans la perspective de notre sujet, ne tient pas tant à la façon dont Merteuil aurait délibérément élaboré une stratégie de la dissimulation et de la tromperie qu'à celle dont elle a voulu consciemment se bâtir pour échapper aux tromperies et aux hypocrisies de toute nature que son milieu réserve aux êtres de son sexe, autrement dit comment la jeune fille s'est constituée *contre* la doxa, mais *à partir* d'autres discours délibérément recherchés et consciemment assimilés :

« Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher. » « Ma mère comptait que j'entrerais au couvent, ou reviendrais vivre avec elle. Je refusai l'un et l'autre parti ; et tout ce que j'accordai à la décence, fut de retourner dans cette même campagne, où il me restait bien encore quelques observations à faire. Je les fortifiai par le secours de la lecture ; mais ne croyez pas qu'elle fût toute du genre que vous supposez. J'étudiai nos mœurs dans les romans ; nos opinions dans les philosophes ; je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser, et de ce qu'il fallait paraître. » « Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? Je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage. »

Il est coutume de terminer sur le niveau de l'expression, de la qualité du français employé par les candidats. Cette « compétence » fait désormais l'objet d'une évaluation spécifique et distincte. Un nombre considérable de correcteurs s'inquiètent d'une prolifération de fautes de toute nature qui leur donne l'impression de corriger des travaux de collègue. Nous nous refusons à débattre ici des causes, seules les conséquences nous importent.

La prolifération des manquements aux règles de base de la communication écrite finit par rendre le propos inintelligible. À ce titre, charabia, amphigouri ou galimatias sont plus mortels qu'une dysorthographe, certes regrettable et mécaniquement pénalisée, mais n'obérant pas fatalement la compréhension du raisonnement (parfois extrêmement suggestif).

Au rebours, une « belle langue », du moins au service d'une argumentation pertinente, met en valeur la qualité de la pensée et augmente le plaisir du lecteur. Or, nous avons pu nous régaler avec des travaux brillamment écrits, nous réjouissant de constater que nombre de futurs ingénieurs possèdent une *fibres littéraire* qui leur sera précieuse dans leur carrière, quelle qu'elle soit.

Il n'en reste pas moins que le fait marquant de cette session reste la prolifération de copies *illisibles* car tout à la fois *indéchiffrables* et *incompréhensibles*. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Réciproquement, ce qui est produit dans la plus totale confusion graphique et syntaxique comme sémantique ne peut pas constituer l'expression d'une pensée solide et cohérente. En d'autres termes, désormais, la première des vertus de tout message réside dans la correction de sa formulation et dans son intelligibilité. L'exigence est modeste mais la marche est haute.

4/ CONCLUSION

Nos derniers mots pourraient faire croire à un découragement mâtiné de fatalisme. Nous avons pourtant lu des copies d'une exceptionnelle intelligence et une majorité de travaux estimables. Il n'en reste pas moins que la question de *l'intelligibilité* est devenue préoccupante. La première des ambitions des futurs candidats doit consister, non à exhiber un ensemble de *contenus*¹⁴ plus ou moins maîtrisés, mais à se faire *entendre* (écouter et comprendre) en délivrant une parole pertinente et intéressante.

¹⁴ Puisque désormais est désigné sous le vocable de *créateur de contenu*, toute personne maîtrisant suffisamment l'outil informatique pour déverser inepties et *fake news*.